

BOHÉMIENNES

CHANSON

Pour vous toutes, vives compagnes,
Tziganes des monts, zingaras,
Que vous arriviez des campagnes,
Du Nord, d'Égypte et des Sierras,
Votre patrie est la Bohême
A l'aube immense, au ciel de feu,
Où votre cœur, ce grand poème,
Prend son essor au pays bleu !

Chantez ! riez, gitanes frêles !
La gaité passe, épiez-la ;
Jetez vos âmes sur ses ailes !
Pourquoi cherchez-vous au-delà ?....

Dancez, joyeuses orphelines !
Chantez vos sauvages refrains
Aux murmures des mandolines,
Aux sous grêles des tambourins !
Votre pied nerveux, frappant l'herbe,
Marque les fréquents allegros,
Fuit, tourbillonne et groupe en gerbe
Valse, ballets ou boléros !

Vous marchez à travers la vie
Sans prévoir le froid lendemain,
Ayant, libres de toutes envies,
Pour domaine le grand chemin ;
Une brise plie et relève
Vos esprits en leur floraison
Pleins de la frémissante sève
Qui parle d'un autre horizon.

Vous êtes sœurs de vos errantes,
Semblables sont tous vos destins,
O jeunes filles ! ignorantes
De l'énigme des jours lointains !
Comme elles, si le vent d'aurore
Vous froisse, il vous fait rajeunir,
Plus ardentes à croire encore
Vos rêves d'or sur l'avenir !

Chantez, riez, gitanes frêles !
La gaité passe, épiez-la,
Jetez vos âmes sur ses ailes !
Pourquoi cherchez-vous au-delà ?....

Paris, 1893.

AMITIÉ DE FEMME

A DENIS RUTHBAN



H ! les hommes, les hommes !!!
Fiez-vous donc à eux ! Fiez-vous
donc à ce qu'ils disent ! Fiez-vous
donc à ce qu'ils pensent ! Ils professent
la plus grande indifférence pour
une chose, et, l'instant d'après
ils ont pour cette chose un
véritable culte, ils en par-

lent avec le plus grand enthousiasme.
Voilà que Denis Ruthban, après avoir traité de
caprice et de fantaisie l'amitié de la femme, élève
maintenant cette amitié à des hauteurs.... ah !
des hauteurs, auxquelles jamais un *brin d'herbe*
n'aurait cru pouvoir atteindre.

Les méchants coups de plume de Denis Ruthban
se sont transformés en véritables coups d'aile qui
nous ont emportés en plein azur, dans des rayons
d'éblouissante lumière.

O amitié de femme ! étoile radieuse, parfum dé-
licieux, douce harmonie des âmes, espoir et joie de
la vie, qui donc a dit que tu n'étais rien ?... Mais,
au contraire, tu es tout ! Tu illumines les jours
sombres, tu fais trouver les larmes moins amères,
tu es le baume qui calme les souffrances, tu es le
chant qui berce et endort les douleurs, tu es, enfin,
le charme de l'existence.

Eh bien ! Denis Ruthban, je vous félicite, mon
ami ; cette fois vous avez raison et je suis com-
plètement de votre avis. Vous comprenez qu'il
est infiniment plus agréable d'être toutes ces belles
choses que de n'être rien du tout.

Il faut avouer que vous avez une façon char-
mante d'admettre vos torts, et vous mettez à les

réparer tant de bonne grâce, d'esprit et de géné-
rosité que vraiment il serait difficile de ne pas
vous tendre la main, en signe de paix et de récon-
ciliation. Je suis sûr que pas un seul cœur de
femme ne vous gardera rancune.

Pour ma part, je suis très contente, très satis-
faite de vous. Si votre plume est quelquefois pi-
quante, elle a aussi, quand elle le veut, des dou-
ceurs infinies.... des mots qui sont de véritables
caresses.... et, une caresse après une égratignure,
cela vous a un charme !

Dans un moment de colère, Denis Ruthban, j'ai
dit que jamais plus je ne lirais avec plaisir quel-
que chose signé de votre nom.... Ce n'est pas
vrai du tout, vous savez ; votre dernier article a
fait mes délices !

Il y a peut-être des gens qui vont trouver que
je change d'idée un peu vite, moi aussi.... Mais,
le moyen de ne pas lire avec plaisir les jolies choses
que vous avez écrites et que vous avez pensées
cette fois, j'en suis sûre—votre plume a un petit
ton sincère qu'elle n'avait pas il y a quelques se-
maines—je me doutais bien qu'il y avait plus de
malice que de vérité dans ce que vous avez dit
alors sur nos amitiés, et j'imaginai bien que vous
finiriez par reconnaître et abandonner vos erreurs.

Voyez-vous, il n'y a rien comme la sincérité. Je
veux bien croire qu'il y a parfois du plaisir à dire
des méchancetés. Une fine malice, une spirituelle
raillerie peuvent, sans doute, procurer d'agréables
jouissances.... mais cela vous exposera à des en-
nuis, à des rétractations, à des réparations qui
parfois coûtent un peu.... Il est vrai que quand
on s'en tire comme vous, on peut bien se permettre
de ne pas toujours penser ce que l'on dit... Savez-
vous, monsieur, qu'il serait presque à souhaiter
que vous eussiez souvent tort.

Vous me dites de si aimables choses que je ne
sais trop comment vous en remercier. Un *brin
d'herbe*, vous comprenez, ça n'est pas habitué aux
compliments. Aussi, je vous avoue que les vôtres
m'embarrassent un peu, je ne sais pas où les
mettre. Un *brin d'herbe*.... mais ça n'a pas
n'a pas d'autre mérite que de pousser partout et
malgré tout. Le vent, la pluie, le soleil, l'ombre,
la tempête, tout cela, ce n'est rien pour un *brin
d'herbe*.... mais un compliment, une louange, ne
pensez-vous pas que c'est un bagage un peu lourd
pour une plante aussi frêle ?

Cependant, il faut bien que je l'avoue, je suis
fière de mon succès. Pensez donc ! vous m'avez
dit que j'avais contribué un peu à votre conver-
sion. Voilà de quoi me remplir d'orgueil pour le
reste de mes jours.... car, si *brin d'herbe* que je
suis, pareille victoire ne peut pas me laisser indiffé-
rente.

Puisque vous voulez bien croire que mon amitié
vaut quelque chose, je vous l'offre de tout cœur.
Vous êtes un ennemi loyal, un adversaire char-
mant.... quel incomparable ami vous devez faire !

Je vous sais gré de m'avoir dit de quoi se com-
pose la haine d'un homme : " D'un peu d'orgueil,
comme l'amour de beaucoup de gens." Donc, l'a-
mour de beaucoup de gens ne vaut guère mieux
que la haine de certains hommes.... Eh bien ! ça
se peut ! je crois même que c'est très vrai. Aussi,
ce terrible orgueil, il se glisse partout. Croiriez-
vous qu'il y en a même dans le pacte d'amitié que
je vous propose.

Un *brin d'herbe* ami de Denis Ruthban ! pen-
sez donc ! Dès que cette nouvelle-là va courir les
champs, vous allez voir un frisson d'orgueil secouer
tous les brins d'herbe.

Merci, et merci encore ! Je vais maintenant re-
gagner mon humble petit coin. Je ne regrette
pas d'être intervenue pour défendre l'amitié de la
femme : le succès a dépassé mes espérances.

Je n'oublierai jamais les belles et douces choses
que représente pour vous cette amitié. Je les en-
tendrai, ces choses, dans le murmure du vent qui
me berce, dans les doux mots que se chantent les
oiseaux. Je les verrai dans la goutte de rosée qui
tombe pour rafraîchir une fleur, dans le chaud
rayon qui l'enveloppe de sa lumière. Je les verrai,
le soir, dans la douce étoile qui tendrement veille
là-haut quand je m'endors.

BRIN D'HERBE.

UNE EMEUTE A PARIS

(Voir gravure)

Nos lecteurs savent quel a été le point de dé-
part de l'agitation sanglante qui vient de transfor-
mer tout un quartier de Paris en un véritable
champ de bataille, mettant aux prises la force
armée avec les étudiants, renforcés bientôt, malgré
eux, de tous les éléments révolutionnaires que
compte la capitale.

Le monôme qui a eu lieu le 1er juillet, au quar-
tier latin, pour protester contre la condamnation
des organisateurs du bal des Quat'Z'Arts, a occa-
sionné la mort d'un jeune homme, M. Nuger, qui,
au cours de la bagarre sur la terrasse de la brasserie
d'Harcourt entre les étudiants et les agents de
4e brigade centrale, fut frappé à la tempe.

C'est le mardi que se sont produits les événe-
ments les plus graves et les bagarres les plus san-
glantes. On sait que le cadavre de l'infortuné
Nuger avait été transporté, aux fins d'autopsie, à
l'hôpital de la Charité. La veille déjà, on avait
annoncé que le corps de Nuger allait être expédié
clandestinement à Clermont Ferrand. Une délégation
d'étudiants et de manifestants s'était ren-
due alors à l'hôpital de la Charité, et avait obtenu
du directeur, M. Gillet, de défilé devant le cer-
cueil, sur lequel bientôt bouquets et immortelles
s'amoncélèrent.

Le lendemain, le même bruit ayant couru, une
nouvelle délégation se rend auprès de M. Gillet, et
une foule énorme se presse aux abords de l'hôpital.
Les agents du quartier ont quelque peine à main-
tenir l'ordre.

Mais bientôt un cri s'élève : " La garde ! la
garde ! " En effet, on aperçoit un peloton de gardes
municipaux. Les étudiants qui forment un demi-
cercle devant la grille, et qui s'unissent les uns aux
autres en maintenant à deux mains leurs cannes
jointes bouts à bouts, veulent s'opposer à l'arrivée
des gardes. Mais à leur tête, le maréchal des logis
chef va toujours, de sa main gantée de blanc, il
fait signe à la foule de se retirer. Les agents
prêtent main forte aux municipaux et parviennent
à dégager quelque peu les abords de l'hôpital.

Les étudiants gagnent alors le boulevard Saint-
Michel, après avoir laissé cinq des leurs pour veil-
ler sur le corps de leur camarade, et il ne reste
plus guère en place que des badauds, des femmes
et des enfants de quinze à dix-sept ans ; sur les
grilles de l'hôpital sont juchées plus de cent cin-
quante personnes qui attendent toujours, du haut
de leur poste d'observation, qu'un événement
vienne les distraire. A cinq heures, les agents du
6e arrondissement font descendre les curieux des
grilles, et c'est alors qu'on voit arriver, au pas
gymnastique, les coudes au corps, les agents de la
4e brigade centrale qui, commandés par un officier
de paix, font place nette et déblaient les rues Ja-
cob, des Saints-Pères et de l'Université. Ils sont
une centaine environ et chargent la foule, quel-
ques-uns le sabre au poing.

La panique est à son comble et les fuyards
cherchent à s'abriter qui dans un magasin, qui
dans l'embrasure d'une porte cochère. Une charge
de cavalerie faite par un peloton de gardes munici-
paux qui viennent, bride abattue, par la rue de
l'Université, déblaie complètement les abords de
l'hôpital dont le sol est jonché de débris de toutes
sortes : cannes, chapeaux, casquettes, ainsi que de
nombreux projectiles jetés aux agents par les infir-
miers et les personnes de l'hôpital.

Nous avons dit que de tristes scènes de dé-
sordres s'étaient produites ; c'est dans la nuit du
mardi au mercredi qu'il en a été le plus constaté.
Alors que, dans la journée, des tramways, arrêtés
par des manifestants, étaient enlevés de leurs rails,
renversés et placés en guise de barricades aux en-
trées des rues Saint-Benoit, de Seine, de Furstem-
berg, de Rennes, de l'Echaudé et du carrefour
Buci, les kiosques du voisinage étaient saccagés et
incendiés.

Devant la Faculté de Médecine, en face même
de la statue de Broca, des mains criminelles met-
tent le feu à l'omnibus Plaisance-Hôtel-de-Ville,
couché sur le flanc ; mais la police accourt. Des
agents chargent les manifestants et les font recu-